

pations sociales et médicales (l'hygiénisme) dans un renouveau de l'écriture de l'appétit, ou de son absence.

Alexandre Leroy

Maxime Decout, *Écrire la judéité. Enquête sur un malaise dans la littérature française*, Seyssel, Champ Vallon, 2015, 14x22, 304 p., 24 €.

À la lumière de l'actualité, dans une société dominée par des tensions identitaires de plus en plus évidentes, il n'est pas anodin de retracer l'histoire littéraire et intellectuelle de la judéité en France à partir du début du xx<sup>e</sup> siècle : il s'agit d'analyser les enjeux des différentes visions de l'identité juive dans l'écriture littéraire. C'est autour de cette archéologie de la mémoire juive à partir de l'Affaire Dreyfus que Maxime Decout a construit son ouvrage, dans lequel l'écriture de la judéité, ou, pour mieux dire, les écritures des judéités sont tour à tour convoquées et mises en réseau dans toute leur pluralité de points de vue. Cette étude dresse un parcours historique autour des résonances de la « question juive » dans la littérature française, en particulier chez des auteurs d'origine juive, tels André Spire, Albert Cohen, Élie Wiesel, Romain Gary, Edmond Jabès, Georges Perec et Patrick Modiano ; cependant, les visions de la judéité prennent forme dans un contexte complexe, fait de dialogues et d'échanges, dans lequel trouvent leur place aussi l'antisémitisme de Louis-Ferdinand Céline ou le philo-sémitisme de Marguerite Duras et de Maurice Blanchot.

L'entreprise critique de M. Decout fait non seulement dialoguer les analyses littéraires avec des approches socio-historiques et philosophiques afin de constituer une synthèse des rapports entre écriture et judéité, fournissant ainsi un outil de recherche jusque-là absent dans les panorama des études juives en France, mais touche aussi, de manière très courageuse, au canon littéraire français, qui est remis en question et interrogé à la lumière de la problématique dérangeante de la judéité : si la critique littéraire a longtemps relégué dans la catégorie des non-dits, voire des tabous, l'antisémitisme d'un Céline ou d'un Genet, au nom du génie stylistique et d'une séparation implicite entre écriture littéraire et histoire, M. Decout replace les écrits anti-sémites dans leur contexte, tout en soulignant le danger d'une cécité de la critique face aux enjeux éthiques et politiques de la littérature aux prises avec la judéité. Hors de tout risque de déterminisme, cette démarche fait émerger le rôle central de la judéité dans l'œuvre des écrivains d'origine juive, mais surtout dans la configuration de l'histoire littéraire française dans son ensemble, dont elle marque et rythme les différentes phases. En particulier, deux « scènes primitives » (p. 36) convoquent la dimension politique de la judéité et la placent au croisement de la redéfinition de la République Française, du rôle de l'intellectuel, de l'humanisme et de l'humain : l'Affaire Dreyfus et Auschwitz.

Le premier chapitre s'ouvre sur l'époque qui suit l'Affaire Dreyfus, avec le réveil d'une conscience de la judéité chez nombre d'écrivains. Cette « renaissance juive » des années vingt, « qui ne fut pas un mouvement littéraire à proprement parler, mais un regroupement de sensibilités » (p. 51) est emblématique d'une réaction paradoxale de certains auteurs juifs, tels André Spire, Edmond Fleg et Albert Cohen, ou même philosémites comme Péguy, à la rupture du franco-judaïsme post-révolutionnaire mise en acte par l'Affaire Dreyfus. Contre toute attente, le discours identitaire qui émerge au début du siècle se situe d'une certaine façon dans une continuité avec ce même franco-judaïsme. Certes, les écrivains juifs s'approprient pour la première fois une dimension politique dont le Juif avait été exclus jusque-là, mais cela ne se fait pas dans la contestation des idéaux républicains, mais plutôt en opposition à l'antisémitisme. D'où les paradoxes qui fondent cette renaissance juive : en premier lieu, il s'agit de se réapproprier le mot « juif » et sa charge identitaire alors que ce mot continue de constituer une insulte chez les écrivains antisémites, dont le discours, malgré l'Affaire Dreyfus est de plus en plus légitimé dans la presse, jusqu'à l'ampleur qu'il prendra dans les années trente. Souvent alors cette réappropriation se fait par le biais de clichés et de stéréotypes partagés par l'ensemble du public : même quand ils sont réécrits pour être renversés, ils demeurent présents et reconnaissables.

L'objectif d'un Spire, d'un Cohen, d'un Bernard Franck ou d'un Gustave Kahn n'est pas celui d'écrire un « roman juif » comme le font Lacretelle ou les frères Tharaud, dont l'antisémitisme devient de plus en plus évident, mais de trouver une écriture de la judéité qui ait ses spécificités formelles, souvent grâce à la relecture du texte biblique. Et voilà le deuxième paradoxe : d'un côté la littérature devient un moyen d'affirmation identitaire, de l'autre cette affirmation ne se veut pas une fracture avec l'universalisme français : « l'écrivain éprouve une tension entre la nécessité de l'assimilation et le risque de la disparition » (p. 71), car l'assimilation permet au Juif de vivre dans la société, mais menace d'effacer son identité. Dans cette volonté d'être à la fois pleinement français et pleinement juif, le soutien au sionisme se situe aussi de manière problématique, selon un effort de conciliation toujours sous le signe de l'universalisme.

Après cet aperçu des années vingt, l'étude de M. Decout interroge surtout la reconfiguration des écritures de la judéité après la grande fracture du XX<sup>e</sup> siècle : la Shoah. L'idéalisme qui soutenait les intellectuels de la « renaissance juive » n'est plus de mise et le génocide appelle à modifier toute approche à la question identitaire : « c'est l'ère du tabou qui s'ouvre pour le mot "juif" » (p. 85). Si M. Decout reprend les théories de l'historien Henri Rousso quant à la phase de refoulement, dans l'inconscient collectif français, de la période de Vichy et de l'Occupation, il a le mérite d'insister surtout sur les interdits majeurs qui pèsent sur une écriture de la judéité, aux enjeux historiques et identitaires très forts, dans le champ littéraire de l'après-

guerre. La littérature engagée, issue de la Résistance et de l'existentialisme sartrien, nourrie par les idéaux communistes, a du mal à envisager un discours sur le Juif, sujet dérangeant et ne rentrant pas dans la logique de la lutte des classes.

Ensuite, le formalisme qui domine la scène littéraire dans les années cinquante-soixante impose au texte une autonomie qui nie tout discours sur les origines, la subjectivité, l'Histoire. Face à ces deux impasses les écrivains juifs réagissent toujours sous le signe de la conciliation des contraires, du paradoxe et de l'aporie. C'est par exemple le cas de Perec : *La Disparition* est un roman construit sur un jeu formel, le lipogramme, qui dans la suppression du « e »/« eux » (les Juifs), est d'une certaine façon responsable de l'effacement de la mémoire juive du texte. Ce serait donc une façon de se réapproprier le formalisme pour mieux dénoncer la perte de sens qu'il risque de produire et pour la mettre en scène dans tout son danger. Mais la forme et la structure, chez Perec, sont aussi un garde-fou contre la destruction, dans une tension et une ambiguïté permanentes, dont l'architecture même de *W ou le souvenir d'enfance* semble témoigner.

M. Decout évoque les destins singuliers des écrivains juifs qui ont relevé le défi de l'écriture de l'après et d'après Auschwitz, à partir de la figure du témoin Elie Wiesel, souvent reléguée dans la sphère politique, ce qui signale efficacement la problématique de la dimension littéraire du témoignage sur les camps. Cette question s'accompagne d'une question parallèle, qui concerne la possibilité pour la fiction de dire l'horreur d'Auschwitz : c'est l'un des nœuds centraux de la polémique autour du roman d'André Schwarz-Bart, *Le Dernier des justes*, prix Goncourt en 1959. L'ouvrage de M. Decout suit les respirations d'une mémoire juive désormais trouée et morcelée, à travers les œuvres de Gary, de Jabès, de Blanchot, de Perec et de Modiano, mais au-delà des courts chapitres monographiques, c'est dans la confrontation permanente entre les différents parcours qu'émergent les enjeux de cette écriture de la judéité post-génocidaire, d'autant plus significatifs chez des auteurs qui n'ont pas vécu directement le génocide, pour lesquels l'héritage de la judéité est à demi effacé ou absent : « cette judéité n'est en effet, pour ces générations d'écrivains, ni religieuse, ni spirituelle. Elle est tout simplement *historique* » (p. 163). L'étude de M. Decout fait preuve de son originalité surtout en ce qui concerne le philo-sémitisme : pour certains écrivains il s'agit d'une véritable appropriation et construction d'une mémoire juive, dont il se font « des passagers clandestins » (p. 171).

La judéité se pose souvent comme un « outil herméneutique » (p. 207) apte à mieux comprendre le présent et cela d'autant plus suite à des ruptures historiques qui reconfigurent le discours public sur le Juif, entre la France et Israël: la guerre d'Algérie, le procès Eichmann, la guerre des Six Jours, Mai 68, dont M. Decout étudie brillamment les répercussions sur la scène intellectuelle et littéraire. En particulier, le conflit israélo-palestinien à partir de 1967 marque une fissure dans le

franco-judaïsme et fonde « les prémices de l'antisémitisme que nous connaissons aujourd'hui, lié à l'antisionisme » (p. 206).

M. Decout montre aussi comment la judéité est au centre d'une nouvelle forme de pensée qui fondera la postmodernité : c'est justement Auschwitz qui engage le discours littéraire et philosophique dans des voies qui puissent permettre d'en dire l'aporie constitutive. La redécouverte de l'héritage juif permet, chez Levinas, chez Blanchot, chez Derrida, chez Lyotard, le dépassement de la philosophie grecque et chrétienne dont le système de pensée, dominant pendant des siècles, avait été mis en question par le génocide. La judéité s'incarne ainsi, sous l'influence de ces réflexions, chez des écrivains tels Blanchot lui-même, Duras, Jabès ou Perec, dans une écriture de l'altérité, de l'errance, une « écriture elle aussi nomade » (p. 223) : sa forme est souvent celle du fragment, qui semble signifier l'impossibilité d'une pensée systématique dans l'après-Auschwitz. M. Decout montre ainsi de savoir conjuguer magistralement dans son analyse des écritures de la judéité l'étude des textes dans leurs aspects stylistiques et les influences des sciences humaines dans la poétique des écrivains, mais il est bien conscient aussi des risques de ces influences, en particulier chez les auteurs philosémites. Leur confrontation à l'identité juive n'est pas directe et souvent ils sont exposés au danger d'une essentialisation, d'une désincarnation de la judéité, qui perd certaines de ses spécificités dans sa conjonction avec l'écriture.

L'ouvrage de M. Decout se clôt sur un long chapitre ouvrant des perspectives sur le présent : ce n'est pas tant une étude des enjeux spécifiques d'une littérature contemporaine de la judéité, ni un aperçu de nouvelles voix d'écrivains, mais plutôt un cadre des problématiques auxquelles doit se confronter le Juif dans les dernières années, une synthèse des mutations dans le champ historique et intellectuel. Au centre, il y a la question de la « nouvelle judéophobie », des formes renouvelées d'un antisémitisme de plume, par exemple chez l'écrivain Renaud Camus, mais aussi, de manière plus subtile, dans la pensée d'Alain Badiou. L'antisémitisme contemporain s'est transformé, s'est nourri de contradictions, premièrement celle entre une vision du Juif victime de la Shoah et celle du Juif impérialiste en Israël et se structure selon une rhétorique qui n'est plus virulente, dans laquelle règne la confusion. Il se fait ainsi moins reconnaissable, ce qui rend sa critique plus compliquée, frayant souvent le risque de la paranoïa. Le contemporain est aussi l'ère d'une hypermnésie qui risque de figer la mémoire des camps dans un trop-plein de souvenir sans véritable travail de compréhension et de connaissance. Mais c'est de ce travail que la littérature ne cesse de se charger, surtout à l'ère de la disparition des derniers témoins : « à l'évidence du "Je me souviens, donc j'écris", notre époque est [...] en train de substituer [...] un "J'écris, donc je me souviens" » (p. 288).

Qu'est-ce que l'expérience mémorielle et identitaire de la judéité apporte à un siècle de littérature et de pensée, scandé par des évé-

nements historiques qui la mettent à l'épreuve ? Le pari réussi de l'ouvrage de M. Decout est celui répondre à cette question, en suivant les multiples mouvances des écritures de la judéité tout en cernant leurs ancrages à une époque historique et littéraire bien déterminée, dans un effort de synthèse diachronique. Il éclaire ainsi sous un jour nouveau l'histoire littéraire du xx<sup>e</sup> siècle, qui ne cesse d'être traversée et même hantée par la question brûlante de la mémoire juive.

Elena Quaglia